



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

40-41 | octobre 2006

Les branches du savoir dans l'Encyclopédie

---

# La position de la physiologie philosophique de Diderot par rapport au Système des connaissances

Paolo Quintili

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/351>

DOI : 10.4000/rde.351

ISSN : 1955-2416

### Éditeur

Société Diderot

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2006

Pagination : 209-220

ISBN : 2-952089-6-4

ISSN : 0769-0886

### Référence électronique

Paolo Quintili, « La position de la physiologie philosophique de Diderot par rapport au Système des connaissances », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 40-41 | octobre 2006, mis en ligne le 01 octobre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/351> ; DOI : 10.4000/rde.351

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Propriété intellectuelle

---

# La position de la physiologie philosophique de Diderot par rapport au Système des connaissances

Paolo Quintili

---

## 1. Le modèle encyclopédique en physiologie. Diderot élève de Robert James et de Pierre Tarin

- 1 Il faut bien souligner, d'emblée, le fait que Diderot puise ses premières connaissances de médecine et de physiologie dans les travaux de ses amis encyclopédistes et médecins de l'École de Montpellier mais, encore auparavant, dans le *Dictionnaire universel de Médecine* (3 vol., Londres, 1743-45 ; 6 vol., Paris, 1746-48) de R. James (1683-1755), dont il fut l'un des traducteurs, avec Eidous et Toussaint. Je commencerai par ce premier constat, comme un premier pas vers l'émergence d'une *philosophie de la nature* qui aura, chez Diderot, la valeur d'une *pensée-modèle*, très originale, applicable dans tous les domaines d'intérêt que notre philosophe va aborder (critique d'art, critique littéraire et musicale, politique etc.). Cette philosophie de la nature est comme ce « morceau de bonne étoffe » parmi tant de « haillons » dont parlait D'Alembert à Voltaire à propos de l'*Encyclopédie*<sup>1</sup>, et qui constituerait l'« habit d'Arlequin » de ces premières productions diderotiennes.
- 2 James suggère à Diderot le primat d'Hippocrate sur Galien, la vraie signification du raisonnement mécanique en médecine (une simplification) et la réaction antimécaniste qui allait se déclencher pendant ces premiers décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec la future opposition de la sensibilité et de l'irritabilité (Bordeu et Haller) et les critiques que les médecins Empiriques adressaient aux Dogmatiques, sur l'inutilité des expériences *in vivo* pour la médecine. Diderot ne retint pas ces critiques des Empiriques, il était d'accord avec Haller sur la nécessité d'une *animata anatome*, par laquelle les fonctions physiologiques sont déduites de l'anatomie animée<sup>2</sup>. Il faut donc disposer de modèles empiriques vivants,

pour faire de la recherche médicale, et ce propos de Haller fit aussi réfléchir Diderot sur le rôle de l'observation et de son rapport à l'expérience empirique, sujets de l'*Interprétation de la nature* (1753), sur la critique des superstitions en médecine (article AGNUS SCYTICUS) etc.<sup>3</sup>.

- 3 Ce fut donc une véritable école primaire scientifique que notre penseur suivit chez James, avec diligence. La philosophie du jeune Diderot, comme l'on sait, a l'apparence d'un tâtonnement perpétuel, c'est un collage d'écritures qui mime les gestes littéraires des intellectuels qu'il admirait – James, Newton, Shaftesbury, Pope, Stanyan, Fontenelle etc. –, en quête d'un équilibre propre que sa pensée, structurellement *inquiète*, ne trouvera jamais une fois pour toutes<sup>4</sup>. Et nous n'irons pas nier ce caractère fondamental de la philosophie diderotienne – l'inquiétude, l'*uneasiness*, selon l'expression de Locke – qui constitue l'un des motifs de sa grandeur. C'est plutôt de cette fragmentation inquiète que découle, si j'ose dire, la multiplicité des approches encyclopédiques des différentes disciplines que Diderot nous offre dans l'*Encyclopédie*, et la floraison des branches du savoir dont il s'est lui-même directement occupé.
- 4 La ramification des *désignants* en tête de beaucoup d'articles, qui intéresse l'enchaînement de la médecine et de la physiologie, est, à mon avis, un symptôme épistémologique de cette inquiétude. Ceux-ci trouvent leur origine, je crois, aussi dans le besoin diderotien de « dompter », en quelque sorte, l'inquiétude des Lumières. La plupart de ces désignants enchaînés se trouvent dans les sept premiers volumes de l'*Encyclopédie* (1751-1757), auxquels Diderot contribua avec le plus d'énergie. Il s'agit ici de mesurer la part de travail possible de Diderot à cette constitution des références internes, de contrôler leur homologie structurelle par rapport au *Système figuré des connaissances humaines* (tiré de Bacon), dans le premier volume de l'*Encyclopédie*, de tester, s'il y en a, les différences entre désignants et arbre du *Système*<sup>5</sup>, et de voir, ensuite, les changements intervenus – et lesquels – entre les sept premiers volumes (1751-1757) et les dix derniers (1765).
- 5 Ce faisant, j'approfondis ici les recherches menées dans mon travail d'édition critique des *Éléments de physiologie*<sup>6</sup>. Je dis tout de suite qu'il faudra apporter quelques modifications de perspective à l'égard de ce que j'affirme dans mon *Introduction*<sup>7</sup>, sur l'évolution des rapports entre Diderot et ses maîtres et amis encyclopédistes.
- 6 Partons, donc, de l'article *PHYSIOLOGIE* de l'*Encyclopédie* et de ses annexes. D'abord une remarque : l'auteur d'un grand nombre d'articles d'argument médicaux de l'*Encyclopédie* – dans les sept premiers volumes surtout – n'est pas Diderot mais Pierre Tarin (1721-1761 ou 1793)<sup>8</sup>, un iatromécaniste de l'école de Paris, admirateur de Boerhaave et de la médecine mécanique (il en traduisit les six volumes des *Elementa chemiæ*, de 1732), dont les textes ont été remaniés et réadaptés, vraisemblablement (dans les dix derniers volumes), par Louis de Jaucourt (1704-1780). Un non-Montpelliérain, un ancien élève de la faculté rivale, est donc le rédacteur officiel du début de l'*Encyclopédie*. D'Alembert, en effet, déclare dans son *Discours préliminaire* : « L'*Anatomie* et la *Physiologie* sont de M. Tarin, Docteur en Médecine, dont les Ouvrages sur cette matière sont connus et approuvés des Savants » (*Enc.*, I, xiii).
- 7 Ce médecin était l'auteur aussi de la traduction des *Primæ linæ physiologiæ* (Gottingæ, 1747) de Haller, publiée sous le titre d'*Éléments de physiologie* (Paris, 1752), qui a suggéré à Diderot la dénomination d'une étape seulement de son commentaire et des ses notes de lecture, recueillies dans son ouvrage posthume. La particularité majeure de la contribution de Tarin à la médecine de l'*Encyclopédie* a été celle d'avoir concilié l'apport

de l'iatromécanisme de Boerhaave – qui avait été son maître à l'université de Leyde, comme il l'avait été de La Mettrie et de Jaucourt – avec une conception *active* et dynamique de l'organisme, d'une manière qui fait penser, mais encore de loin, à l'École de Montpellier, après l'arrivée de F. Boissier de Sauvage (1707-1767) et de Th. De Bordeu (1722-1776), inspirateur principale de Diderot, même après *Le Rêve de D'Alembert* (1769). Cependant, Tarin se tint fidèle au dualisme cartésien des substances, en soulignant l'inutilité, pour la médecine, des problèmes concernant « le commerce de l'âme et du corps »<sup>9</sup>.

## 2. La physiologie de l'*Encyclopédie* dans l'enchaînement des désignants de l'« Anatomie »

- 8 Nous sommes, ici, avec la contribution de Tarin, dans les premiers tomes de l'*Encyclopédie* (I-VII, 1751-1757). Que reste-t-il de ces conceptions qui essaient de concilier le mécanisme et le vitalisme des fonctions organiques dans l'article *PHYSIOLOGIE* ? Peu de chose, je crois. Il faut remarquer le fait que les articles de médecine et de physiologie des tomes VIII-XVII (1765) ne portent presque jamais de désignants en tête. *PHYSIOLOGIE* est du nombre. L'article *MÉDECINE* – auquel on pourrait s'attendre de trouver un enchaînement en tête – non plus, ne porte aucun désignant, mais seulement la mention « (Art & Science) ». Quelle en est la raison ? Il y a des hypothèses possibles. Négligence ou paresse de Jaucourt, qui était médecin par ailleurs, lui aussi ancien élève de Boerhaave à Leyde ? Je le pense. Manque d'attention de la part de Diderot ? Il ne me semble pas : Diderot était très attentif aux contributions de matière scientifique. La raison est due, me semble-t-il, plutôt à la coexistence de ces deux « âmes » dans le *Dictionnaire*, la mécaniste et la vitaliste, celle de Tarin/Boerhaave et celle des Montpelliérains : Ménuret de Chambaud, Bordeu, Fouquet etc. que Diderot essaie, tant bien que mal, de concilier. Le rédacteur des articles de contenu plus générique, Pierre Tarin, se pliait mal à réaliser des médiations éclectiques comme le faisait Diderot.
- 9 L'article le plus intéressant de l'enchaînement de *MÉDECINE* est sans doute *ANATOMIE*. L'article est, pour ainsi dire, la tête de l'enchaînement général et a été rédigé directement par Diderot avec la collaboration de Tarin. Il faut rappeler que Diderot rédigea lui-même une partie des contributions médicales pour ces sept premiers tomes. Or, le seul texte à sujet médical où apparaissent un long enchaînement raisonné et une chaîne de désignants en tête est précisément *ANATOMIE*. L'article est, pour la plupart, une élaboration originale réalisée à partir de celui, traduit de l'anglais, du *Dictionnaire Universel de Médecine* de James, surtout pour la partie concernant l'*Histoire* de l'*Anatomie*. C'est l'article le plus riche et complexe de la série.
- 10 Voyons les détails de l'enchaînement d'*ANATOMIE* :

\**ANATOMIE*, s. f. (*Ordre encycl. Entend. Raison, Philosophie ou Science, Science de la nat. Physiq. générale, particul. Zoologie, Anatomie simple & comparée.*) C'est l'Art de disséquer ou de séparer adroitement les parties solides des animaux, pour en connoître la situation, la figure, les connexions, &c. Le terme *Anatomie* vient de *ANATEMNO*, je coupe, je dissequé. Il a différentes acceptions. S'il se prend, comme on vient de le dire, pour l'art de disséquer, il se prend aussi pour le sujet qu'on dissequé ou qu'on a disséqué : & quelquefois même pour la représentation en plâtre, en cire, ou de quelque autre manière, soit de la structure entière, soit de quelqu'une des parties d'un animal disséqué. Exemple : il y a au cabinet du Roi de belles anatomies en cire (*Enc.*, I, 409a).

- <sup>11</sup> L'enchaînement en tête est assez fidèle à la structure de l'arbre du *Système figuré des connaissances humaines* (de 1751). Si l'on confronte la chaîne des désignants avec l'arbre encyclopédique, la première chose que l'on remarque c'est la position autonome de l'anatomie et de la physiologie par rapport à la médecine elle-même. Il y a la *Science de la nature*, deuxième branche de la *Philosophie*, puis la *Physique générale* – présente, isolée, seulement dans le *Système* du *Prospectus* de 1750<sup>10</sup> –, la *Physique particulière*, sous celle-ci la branche de la *Zoologie* et ensuite ces quatre sous-branches : l'*Anatomie* (simple et comparée), la *Physiologie*, la *Médecine*, cette dernière étant divisée en quatre parties : *Hygiène*, *Pathologie*, *Sémiotique* et *Thérapeutique*, *Vétérinaire*, *Manège*, *Chasse*, *Pêche* et *Fauconnerie*.
- <sup>12</sup> *Anatomie*, *Physiologie* et *Médecine* sont donc, suivant les désignants encyclopédiques de l'article ANATOMIE et suivant l'arbre du *Système figuré* (celui de 1751), des sciences autonomes, des disciplines-branches, différentes de la ZOOLOGIE. Il faut entendre ce dernier mot, ici, au sens étymologique du terme non pas dans la signification actuelle : au XVIII<sup>e</sup> siècle *zoologie* signifie science ou discours (au pluriel) sur la « vie animale » en général (zoè, en grec). C'est un équivalent, à peu près, de notre actuel *biologie*, terme inventé un peu plus tard, par J.-B. Lamarck, dans sa *Philosophie zoologique* (Paris, 1809)<sup>11</sup>. En effet, c'est bien une dérivation de ce dernier sens que prend la deuxième branche de la *Zoologie* : la *Physiologie*. Mais il faut souligner une différence remarquable dans les deux schèmes du *Système figuré* : celui de 1750, joint au *Prospectus*<sup>12</sup> contient la branche de la *Physique générale*, qui est disparue dans le *Système* de 1751 ; de plus, dans la branche de la *Physique particulière*, la *Zoologie*, qui en 1750 est placée en dernière ligne, après les autres cinq disciplines (*Astronomie physique-Astrologie* ; *Météorologie* ; *Cosmologie* ; *Botanique* ; *Minéralogie*), en 1751 devient la première sous-branche. Pourquoi ce déplacement ? On peut avancer encore d'autres hypothèses.

### 3. La physiologie philosophique de Diderot et les désignants de l'*Encyclopédie*. Les Montpelliérains

- <sup>13</sup> Suivant Diderot, la *Zoologie* a une valeur primaire parmi les sciences de la nature physique particulière ; et la physiologie philosophique – sa première sous-branche, non seulement celle qui appartient à la médecine – devrait être la science qui s'occupe « Des êtres » organisés (titre des la Première Partie des *Éléments de physiologie*), à savoir de la nature vivante (*physis*) en général. Cette science s'intéresse, spécifiquement, à deux de ses « trois règnes », du végétal à l'animal, jusqu'à l'homme – auquel est consacrée la Deuxième Partie des *Éléments* : « Éléments et parties du corps humain » (tiré, plus à la lettre, des *Elementa* de Haller), l'étude de leur figure, forme, usage, fonction, rapports etc. Cette physiologie se termine avec l'analyse des « Phénomènes du cerveau » (Haller : *Phænomena vivi cerebri*), l'argument de la troisième et dernière partie des *Éléments*. Diderot, pour l'essentiel, resta fidèle à la division disciplinaire de l'*Encyclopédie*, telle qu'on la tire du *Système figuré* de 1751 et des désignants de l'*Anatomie*. Cet objet d'étude – le vivant et l'homme, dans une perspective unitaire – est abordé suivant les indications fournies à l'article ANATOMIE et dans le grand ouvrage de Haller (*Elementa physiologiæ*, 1757-66), dont Diderot s'inspire.
- <sup>14</sup> Ce n'est pas le même cas pour le long article MÉDECINE (*Art & Science*), compilé par Jaucourt en partant de la même traduction diderotienne du *Discours historique* tiré du *Dictionnaire* de James, à laquelle le Chevalier ajouta un court abrégé des *Institutions de médecine* de

Boerhaave – que La Mettrie, son élève, traduit en 1739-1740 – et que nous allons analyser. Dans les articles *PHYSIOLOGIE* et *MÉDECINE* la perspective méthodique est celle de Boerhaave : la médecine englobe la physiologie comme science de la constitution des parties du corps humain. Nous lisons dans *MÉDECINE* :

Les modernes divisent généralement la *Médecine* en cinq parties : 1°. la *Physiologie*, qui traite de la constitution du corps humain, regardé comme sain & bien disposé. Voyez *Physiologie*. 2°. La *Pathologie*, qui traite de la constitution de nos corps considérés dans l'état de maladie. Voyez *Pathologie*. 3°. La *Sémiotique*, qui rassemble les signes de la santé ou de la maladie. Voyez *Sémiotique*. 4°. L'*Hygiène*, qui donne des règles du régime qu'on doit garder pour conserver sa santé. Voyez *Hygiène*. 5°. La *Thérapeutique*, qui enseigne la conduite & l'usage de la diète ainsi que des remèdes, & qui comprend en même-temps la *Chirurgie*. Voyez *Thérapeutique*. (*Enc. X*, 275a).

- 15 La *Physiologie*, contrairement au propos de Diderot, est considérée ici de façon plus technique et superficielle, comme une partie de la médecine, à la manière des mécaniciens orthodoxes tels que Tarin et son maître et modèle Boerhaave, et non comme la science de la nature organique en général y compris *l'homme*, telle qu'elle apparaît dans le *Système figuré* de 1751 et dans l'enchaînement de l'article *ANATOMIE*. L'article *PHYSIOLOGIE* répète l'affirmation de cette hiérarchie mécaniste et l'inscription de la discipline au sein uniquement de la Médecine :

*PHYSIOLOGIE*, s. f. de \*FUSIS, *nature*, & LOGOS, *discours*, partie de la Médecine, qui considère ce en quoi consiste la vie, ce que c'est que la santé, & quels en sont les effets. Voyez *Vie & Santé*. On l'appelle aussi *économie animale*, *traité de l'usage des parties* ; & ses objets se nomment communément *choses naturelles* ou *conformes aux lois de la nature*. Voyez *Naturel & Nature*. Or toutes les actions & les fonctions du corps humain sont ou vitales, ou naturelles, ou animales. Voyez *Vital, Naturel & Animal*.

Les actions & les fonctions vitales dépendent de la bonne constitution du cerveau, du cœur, & du poulmon : les naturelles, de celle de tous les organes qui concourent à la nutrition ; tels sont ceux de la mastication, de la déglutition, de la digestion, de la chyification, de la circulation, des sécrétions, &c. & enfin les animales dépendent de la bonne disposition des organes à l'action desquels l'ame paroît concourir d'une manière particulière : tels sont ceux des sensations, de la vue, de l'odorat, de l'ouïe, du goût, du toucher, du mouvement musculaire, du sommeil, de la veille, de la faim, de la soif, &c. Voyez *toutes ces choses à leur article particulier*, *Cerveau*, *Respiration*, *Digestion*, *Sensation*, &c (*Enc. XII*, 537b).

- 16 Tarin reprend la division des trois fonctions qu'il avait exposée à l'article *ACTION* -- actions vitales, naturelles et animales – mais il distingue, après, « tout ce qui est corporel dans l'homme » qui serait « mécanique » et « physique » de ce qui ne le serait pas (la volonté, l'intelligence, l'âme etc.) ; discours sur l'âme qui est comme évacué du discours médical par Tarin, tout au contraire de l'intention de Diderot dans les *Éléments de physiologie* qui critique l'idée même et le concept d'« âme ». Tarin affirme :

Quant au commerce mutuel de l'ame & du corps, c'est non-seulement la chose du monde la plus inconcevable, mais même la plus inutile au médecin. La chaleur produite dans le corps peut bien se concevoir quand même l'homme ne seroit qu'un, comme parle Montaigne, puisque les pierres s'échauffent par le frottement. Le mouvement ne peut s'expliquer ni par les affections du corps, ni par les propriétés de l'ame ; il n'y a rien dans l'idée de l'ame qui se trouve dans celle du mouvement. C'est pourquoi la chaleur & le mouvement ne peuvent s'expliquer par l'ame ; & si, voulant expliquer le mouvement volontaire, vous dites qu'il consiste en ce que l'ame veut le mouvement, vous n'éclaircissez rien, parce qu'il n'y a rien dans l'idée du mouvement que vous puissiez trouver dans l'idée de l'ame ; car éclaircir ou

rendre raison d'une chose, c'est faire voir clairement qu'il y a dans l'idée d'A quelque chose contenue aussi dans celle de B, mais encore une fois le médecin ne doit s'embarrasser que de rétablir la santé. Or cette curation est un changement qui se fait dans le corps humain par l'action d'autres corps. Mais l'ame n'est pas susceptible de pareils changemens, ainsi tous les systèmes sur son commerce avec le corps sont inutiles. Qui a guéri le corps, ne doit pas s'inquiéter de l'ame ; elle revient toujours sûrement à ses fonctions, quand le corps revenant aux siennes, leve tous les obstacles qui sembloient l'empêcher d'agir. La cataracte se forme dans l'oeil, & empêche l'ame de voir ; abattez le cristallin, les rayons reprendront leur ancienne route, l'ame verra & vous aurez fait toute votre charge. Quelqu'un tombe en défaillance, comment rappeler son ame avec laquelle la vôtre n'a aucun commerce ? Irritez les nerfs de l'odorat, les fonctions de l'ame reparoîtront, comme si elle se fût réveillée au bout de ces nerfs, ou comme si la correspondance des organes avec cette substance spirituelle vous étoit parfaitement connue. Boerhaave, *comment* (Enc. XII, 538a).

- 17 Cette manière d'évacuer le problème du « commerce » de l'âme et du corps est une façon indirecte d'admettre le dualisme, par l'entremise de l'autorité de Boerhaave. C'est un tout autre discours avec les contributions des médecins vitalistes de Montpellier. Les grands articles de Ménuret (ÉCONOMIE ANIMALE et OBSERVATIONS PHYSIOLOGIQUES)<sup>13</sup> et de Fouquet (SENSIBILITÉ)<sup>14</sup>, avaient enseigné à Diderot le caractère unitaire de la nature vivante et l'universalité de ces propriétés sensibles qui caractérisent les êtres organisés : un contexte dans lequel l'homme n'est pas un *imperium in imperio* (Spinoza), une nature à part dans la nature générale, mais un *ens* physique comme les autres, une nature particulière parmi d'autres particularités. Et c'est Ménuret de Chambaud (1739-1815) qui avait souligné l'existence d'une unité d'action fondamentale des différentes forces de l'organisme, la *sensibilité* et l'*irritabilité*<sup>15</sup>. Elles ne sont qu'une seule et même force. Diderot retiendra surtout cette leçon essentielle du vitalisme de Montpellier : l'unité profonde des forces de la nature implique le fait que l'homme y occupe, y *doit* occuper (nécessitarisme) une place non privilégiée. L'homme n'exprime qu'un niveau différent de développement des mêmes processus physiques de la nature : un « étage » parmi tant d'autres – et même pas le plus solide – dans le grand édifice de la nature vivante. C'est grâce à ce constat d'unité que Diderot pourra rejeter le dualisme corps/âme, encore auparavant, avec quelques oscillations, aux articles « Ame »<sup>16</sup> et « Sensations »<sup>17</sup>, et plus tard, sans hésitation, dans les *Éléments de physiologie*<sup>18</sup>.
- 18 On peut maintenant avancer quelques conclusions sur le processus de constitution des désignants et leur diminution ou disparition partielle dans les dix derniers volumes. D'abord, l'intervention de Jaucourt y joue un rôle prépondérant. Lorsque Diderot avait eu soin de chercher des correspondances exactes entre les désignants en tête et le *Système figuré* de 1751 par des enchaînements aptes à trouver une juste mise en contexte des articles pour le lecteur, la rédaction de Jaucourt néglige, de façon évidente, cette mise en contexte pour revenir au *Système* de 1750, celui du *Prospectus*<sup>19</sup>. Au début de chaque article il ne reste, au maximum, qu'un seul désignant qui indique la *dernière* branche d'appartenance et, dans quelques cas, cette indication ne correspond pas à l'arbre du *Système* de 1751 : c'est le cas de ZOOLOGIE, que Jaucourt inscrit dans la *Physique générale* (*Prospectus* de 1750), tandis que le *Système* de 1751 la situe dans la *Physique particulière*. On a aussi le cas de MÉDECINE qui porte un désignant fantaisiste (*Art & Science*), qui n'a aucune relation avec l'arbre des connaissances ; et le cas, ensuite, de PHYSIOLOGIE, qui ne porte aucun désignant, car le rédacteur l'inscrit comme une branche interne de la médecine, tandis que le *Système figuré* la représente comme une science autonome.



- 19 Ces modifications, me semble-t-il, ne sont pas anodines. La mise en contexte diderotienne présuppose déjà une vision complexe, dynamique, du monde naturel et de la science qui s'en occupe – zoologie et physiologie – ; elle prévoit l'autonomie épistémologique de la physiologie en tant que science du vivant et de l'homme physique/moral, dans une perspective *matérialiste*. Le monisme de Diderot – ou, pour utiliser un terme actuel, son « holisme »<sup>20</sup> – ne sépare pas la physiologie de la science de la nature en général, où l'homme occupe une place *non centrale*, en tant qu'un être parmi les autres, au nom d'une conception de la matière vivante douée de la propriété générale de la *sensibilité* que Diderot fait coïncider avec l'irritabilité hallerienne. L'irritabilité des fibres organiques, qui atteste l'existence d'une force de survivance de la matière vive après la mort, pendant un certain temps, ses phénomènes physiques – le cœur qui bat, le muscle qui se contracte, se rétrécit etc., après avoir été séparés du tout etc. – témoignent, pour Diderot, de l'inexistence de cette « pauvre monade », comme il l'appellera dans les *Éléments*, qui serait l'« âme »<sup>21</sup>. Cet acquis théorique a été possible seulement grâce à la contribution des médecins de Montpellier à l'*Encyclopédie*, Ménuret de Chambaud surtout<sup>22</sup>.
- 20 Après 1759, avec le passage des consignes à Jaucourt, qui était un iatromécaniste, et avec la contribution de Tarin revu par Jaucourt lui-même, l'*Encyclopédie*, dans le domaine de la physiologie (art. *PHYSIOLOGIE*<sup>23</sup>), semble dans une certaine mesure, revenir en arrière, mis à part, évidemment, la contribution des vitalistes de Montpellier. C'est alors que le dualisme corps/âme se réaffirme dans le corps du *Dictionnaire raisonné*, de manière subtile et raffinée – la mécanique de l'homme physique, distinguée de la liberté spirituelle de l'homme moral – grâce à la caution de l'autorité qu'ont les textes de Hermann Boerhaave, dont la présence remarquable (un grand nombre d'occurrences : plus d'une centaine), attend encore d'être bien mesurée, par rapport à celle, mieux connue, des Montpelliérains.
- 21 Voilà une autre tâche dont les diderotistes devront un jour s'acquitter<sup>24</sup>.

## NOTES

1. Voltaire voulait qu'il y eût plus de cohérence dans l'*Encyclopédie*, D'Alembert lui répondit en définissant leur ouvrage de la façon suivante : « C'est un habit d'Arlequin, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe, et trop de haillons » (lettre du 22 février 1770, cité dans R. Naves, *Voltaire et l'Encyclopédie*, Paris, Editions des presses modernes, 1938 ; repr. Genève, Slatkine, 1970, p. 113).

2. Cf. *Enc.* I, 409° : « *Avantages de l'Anatomie*. Lorsqu'on examine combien il est nécessaire de connoître parfaitement le mécanisme de l'ouvrage le plus simple, quand on est préposé par état, soit à l'entretien, soit au rétablissement de cet ouvrage, s'il vient à se déranger ; on n'imagine guere qu'il y ait eu & qu'il y ait encore deux sentimens différens sur l'importance de l'*Anatomie* pour l'exercice de la Medecine. Lorsqu'on s'est dit à soi-même que, tout étant égal d'ailleurs, celui qui connoîtra le mieux une horloge sera l'ouvrier le plus capable de la raccommoder, il semble qu'on soit forcé de conclurre que, tout étant égal d'ailleurs, celui qui entendra le mieux le corps humain, sera le plus en état d'en écarter les maladies ; & que le meilleur Anatomiste sera certainement le meilleur Medecin. C'étoit aussi l'avis de ceux d'entre les Medecins qu'on



appelloit *dogmatiques*. Il faut, disoient-ils, ouvrir des cadavres, parcourir les viscères, fouiller dans les entrailles, étudier l'animal jusque dans ses parties les plus insensibles ; & l'on ne peut trop louer le courage d'Hérophile & d'Erasistrate, qui recevoient les malfaiteurs & qui les disséquoient tout vifs ; & la sagesse des Princes qui les leur abandonnoient, & qui sacrifioient un petit nombre de méchants à la conservation d'une multitude d'innocens de tout état, de tout âge, & dans tous les siècles à venir. Que répondoient à cela les Empiriques ? Que les choses ne sont point dans un cadavre, ni même dans un homme vivant qu'on vient d'ouvrir, ce qu'elles sont dans le corps sain & entier : qu'il n'est guère possible de confondre ces deux états sans s'exposer à des suites fâcheuses : que si les demi-notions sont toujours nuisibles, c'est surtout dans le cas présent : que la recherche anatomique, quelque exacte & parfaite qu'on la suppose, ne pouvant jamais rien procurer d'évident sur le tissu des solides, sur la nature des fluides, sur le jeu de la machine entière, cette recherche ne manquera pas de devenir le fondement d'une multitude de systèmes ».

3. Cf. DPV, I, 160-163, l'étude critique de Jacques Roger sur le *Dictionnaire Universel de médecine*.

4. Cf. le beau livre d'E. Martin-Haag, *Diderot, ou l'inquiétude de la raison*, Paris, Ellipses, 1998, p. 5-8 : « L'inquiétude, caractéristique fondamentale de l'humanité » ; et aussi J. Deprun, *La philosophie de l'inquiétude en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1979.

5. Dans les deux versions : celle de 1750, jointe au *Prospectus* de novembre 1750 ; et celle de 1751, publiée dans le premier tome de l'*Encyclopédie*, en juin 1751.

6. Texte établi, présenté et commenté par Paolo Quintili, Paris, H. Champion, 2.

7. Paolo Quintili, *ibid.*, p. 11-101.

8. Sur Tarin, voir F. A. Kafker-S. L. Kafker, *The Encyclopedists as individuals : a biographical dictionary of the authors of the Encyclopédie*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1988, p. 360-362.

9. Cf. *Enc.* XII, 538a, article *PHYSIOLOGIE* ; et Diderot, *Éléments de physiologie*, éd. P. Quintili, o. c *Introduction*, p. 13 (note 6) et 24-29, sur P. Tarin.

10. Reproduit dans RDE 9, p. 122.

11. *Enc.* XVII, 744a : « ZOOLOGIE, s. f. (*Physiq. Génér.*) c'est la science qui traite de tous les animaux de la nature ; mais comme ils sont très-diversifiés, on a divisé cette science en différentes parties séparées, qui peuvent se réduire à six : 1°. les quadrupèdes couverts de poil, 2°. les oiseaux, 3°. les animaux amphibies, comme serpents, lézards, grenouilles, tortues, &c. 4°. les poissons, 5°. les insectes, 6°. les zoophytes. L'histoire des quadrupèdes se nomme *Tetrapodologie*, celle des oiseaux *Ornithologie*, celle des animaux amphibies *Amphibiologie* ; celle des poissons, *Ichthyologie* ; celle des insectes *Entomologie* ; enfin, celle des zoophytes, *Zoophytologie*. Tous les auteurs anciens & modernes sur ces différens sujets, doivent être connus des curieux, & nous avons eu soin de les indiquer dans l'occasion, comme aux mots *ICHTHYOLOGIE*, *ORNITHOLOGIE*, &c. (D. J.) ». Cette division de la Zoologie en six parties, due vraisemblablement à Jaucourt, n'a plus rien à voir avec la division de l'arbre du *Système figuré des connaissances humaines* de Diderot : la Zoologie y appartient à la *Physique particulière*.

12. RDE 9, p. 122.

13. *Enc.*, XI, 319a : « OBSERVATIONS PHYSIOLOGIQUES [...]. Pour faire une bonne physiologie, il faudrait d'abord l'histoire exacte et bien détaillée de toutes les fonctions du corps humain, de la manière apparente extérieure dont elles s'exécutent, c'est-à-dire des phénomènes qui en sont le produit et enfin des changements qu'opèrent sur l'ordre successif de ces fonctions les causes naturelles de la durée de la vie. Voyez *ECONOMIE ANIMALE* et *PHYSIOLOGIE*. On ne peut obtenir cela que par une observation assidue, désintéressée et judicieuse de l'homme ; ce plan a été suivi par l'illustre auteur du *specimen medicinæ conspectus*, de l'idée de l'homme physique et moral etc. » ; cf. sur Ménuret aussi la thèse de R. Rey, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle à la fin du Premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 59-184 : « L'École de Montpellier : la physiologie ».

14. *Enc.* XV, 38a : « SENSIBILITÉ, SENTIMENT, (*Médecine*) la faculté de sentir, le principe sensitif, ou le sentiment même des parties, la base & l'agent conservateur de la vie, l'animalité par excellence, le plus beau, le plus singulier phénomène de la nature, &c. La *sensibilité* est dans le corps vivant, une propriété qu'ont certaines parties de percevoir les impressions des objets externes, & de produire en conséquence des mouvemens proportionnés au degré d'intensité de cette perception. La première de ces actions est ce qu'on appelle le *sentiment*, *sensatio*, *sensus*, à l'égard duquel la *sensibilité* n'est qu'une faculté, une puissance réduite en acte, *potentia in actum redacta*, comme on parle dans les écoles : or le *sentiment* se définit une fonction de l'animal, qui le constitue tel, & distinct, par-là, des êtres inanimés ; il consiste essentiellement dans une intelligence purement animale, qui discerne l'utile ou le nuisible, des objets physiques. La seconde action ou la *mobilité*, n'est que l'expression muette de ce même *sentiment*, c'est-à-dire, l'impulsion qui nous porte vers ces objets, ou nous en éloigne : ainsi l'araignée se contracte toute en elle-même ; les limaçons retirent soudainement leurs cornes, lorsqu'ils se sentent piqués ou blessés ; au contraire ces mêmes animaux se dilatent, s'épanouissent, pour ainsi dire, se dressent, *eriguntur*, à l'approche des objets qu'ils reconnoissent leur être utiles, ou qui flattent agréablement leur *sensibilité*. C'est dans ce double rapport d'actions si étroitement liées entr'elles, que l'imagination peut seule les suivre ou les distinguer, que la *sensibilité* doit être considérée, & ses phénomènes estimés ».

15. *Enc.*, XI, p. 361a : « ŒCONOMIE ANIMALE [...]. Il nous suffira de remarquer en général, que le corps humain est une machine de l'espèce de celles qu'on appelle *statico-hydraulique*, composée de solides et de fluides, dont les premiers éléments communs aux plantes et aux animaux sont des *atomes vivants*, ou *molécules organiques* : représentons nous l'assemblage merveilleux de ces molécules, tels que les observations anatomiques nous les font voir dans le corps de l'homme adulte, lorsque les solides ont quitté l'état muqueux pour prendre successivement une consistance plus ferme et plus proportionnée à l'usage de chaque partie : représentons nous tous les viscères bien disposés, les vaisseaux libres, ouverts, remplis d'une humeur appropriée, les nerfs distribués par tout le corps, et se communiquant de mille manières ; enfin toutes les parties dans l'état le plus sain, mais sans *vie* ; cette machine ainsi formée ne diffère de l'homme vivant que par le mouvement et le sentiment, phénomènes principaux de la vie vraisemblablement réductibles à un seul primitif ; on y observe même avant que la vie commence, ou peu de temps après qu'elle a cessé, une propriété singulière, la source du mouvement et du sentiment attachée à la nature *organique* des principes qui composent le corps, ou plutôt dépendante d'une union *telle* de ces molécules que Glisson a le premier découverte, et appelée *irritabilité*, et qui n'est, dans le vrai, qu'un mode de sensibilité. Voyez SENSIBILITÉ ».

16. *Enc.* I, 340b : « AME [...]» Aux quatre questions précédentes sur l'origine, la nature, la destinée de l'*ame*, & sur les êtres en qui elle réside ; les Physiciens & les Anatomistes en ont ajouté une cinquième, qui sembloit plus être de leur ressort que de la Métaphysique ; c'est de fixer le siège de l'*ame* dans les êtres qui en ont. Ceux d'entre les Physiciens qui croient pouvoir admettre la spiritualité de l'*ame*, & lui accorder en même tems de l'étendue, qualité qu'ils ne peuvent plus regarder comme la différence spécifique de la matière, ne lui fixent aucun siège particulier : ils disent qu'elle est dans toutes les parties du corps ; & comme ils ajoutent qu'elle existe toute entière sous chaque partie de son étendue, la perte de certains membres ne doit rien ôter ni à ses facultés, ni à son activité, ni à ses fonctions. Ce sentiment résout des difficultés : mais il en fait naître d'autres, tant sur cette manière particulière & incompréhensible d'exister des esprits, que sur la distinction de la substance spirituelle & de la substance corporelle ; aussi n'est-il guère suivi. [...] Voilà donc l'*ame* installée dans le corps calleux, jusqu'à ce qu'il survienne quelque expérience qui l'en déplace, & qui réduise les Physiologistes dans le cas de ne savoir plus où la mettre. En attendant, considérons combien ses fonctions tiennent à peu de chose ; une fibre dérangée ; une goutte de sang extravasé ; une légère inflammation ; une chute ; une contusion : & adieu le jugement, la raison, & toute cette pénétration dont les hommes sont si vains : toute cette

vanité dépend d'un filet bien ou mal placé, sain ou mal sain. Après avoir employé tant d'espace à établir la spiritualité & l'immortalité de l'*ame*, deux sentimens très-capables d'enorgueillir l'homme sur sa condition à venir ; qu'il nous soit permis d'employer quelques lignes à l'humilier sur sa condition présente par la contemplation des choses futiles d'où dépendent les qualités dont il fait le plus de cas. Il a beau faire, l'expérience ne lui laisse aucun doute sur la connexion des fonctions de l'*ame*, avec l'état & l'organisation du corps ; il faut qu'il convienne que l'impression inconsiderée du doigt de la Sage-femme suffisoit pour faire un sot, de Corneille, lorsque la boîte osseuse qui renferme le cerveau & le cervelet, étoit molle comme de la pâte ».

17. *Enc.* X V, 34b : « SENSATIONS, s. f. (*Métaphysiq.*) les *sensations* sont des impressions qui s'excitent en nous à l'occasion des objets extérieurs. Les philosophes modernes sont bien revenus de l'erreur grossiere qui revêtoit autrefois les objets qui sont hors de nous des diverses *sensations* que nous éprouvons à leur présence. Toute *sensation* est une perception qui ne sauroit se trouver ailleurs que dans un esprit, c'est-à-dire, dans une substance qui se sent elle-même, & qui ne peut agir ou pâtre sans s'en apercevoir immédiatement. Nos philosophes vont plus loin ; ils vous font très bien remarquer que cette espece de perception que l'on nomme *sensation*, est très-différente d'un côté de celle qu'on nomme idée, d'autre côté des actes de la volonté & des passions. Les passions sont bien des perceptions confuses qui ne représentent aucun objet ; mais ces perceptions se terminant à l'*ame* même qui les produit, l'*ame* ne les rapporte qu'à elle même, elle ne s'aperçoit alors que d'elle-même, comme étant affectée de différentes manieres, telles que sont la joie, la tristesse, le desir, la haine & l'amour. Les *sensations* au contraire que l'*ame* éprouve en soi, elle les rapporte à l'action de quelque cause extérieure, & d'ordinaire elles amènent avec elles l'idée de quelque objet. Les *sensations* sont aussi très distinguées des idées ».

18. Cf. *Éléments de physiologie o. c.*, pp. 147-154 : « La vie reste dans les organes séparés du corps. Où l'âme est-elle alors ? Que devient son unité, son indivisibilité ? Une ligature sur les nerfs empêche tout sentiment, tout mouvement : une ligature peut donc séparer l'âme du corps ; et la ligature ôtée on peut faire renaître la liaison. Une ligature qui intercepte la liaison d'un être corporel et d'un être corporel, cela s'entend ; mais une ligature qui intercepte la liaison d'un être corporel et d'un être spirituel, il faut plus que de la pénétration pour entendre cela ».

19. *RDE* 9, p. 122.

20. T. Kaitaro, *Diderot's holism : philosophical anti-reductionism and its medical background*, Frankfurt-Berlin-New York, P. Lang, 1997.

21. T. Kaitaro, *Diderot's holism : philosophical anti-reductionism and its medical background*, Frankfurt-Berlin-New York, P. Lang, 1997. 20. Diderot, *Éléments de physiologie, o ; c.*, p. 149 : « S'il y avait une âme dans le corps et qu'elle en commandât et dirigeât les mouvements, il faudrait qu'elle connût parfaitement l'anatomie et la physiologie de ce domicile. Hélas ! Cette pauvre monade est parfaitement ignorante, comme nous le voyons dans l'enfant qui naît, l'animal meurt qu'elle est encore bien ignorante ».

22. Cf. R. Rey, *Naissance et développement du vitalisme, o. c.*, p. 63-89 : « Portrait exemplaire d'un collaborateur médical de l'*Encyclopédie* : Ménuret de Chambaud ».

23. L'article *PHYSIOLOGIE* du *Supplément de l'Encyclopédie*, I V, 333a, rédigé par A. von Haller, rectifie la position de Tarin/Boerhaave, avec une remarque importante : « Ce n'est pas par cette partie que la Médecine a pu commencer, elle suppose des connaissances anatomiques et des attentions sur les fonctions des parties animales, qui n'ont pu se perfectionner qu'après une suite de siècles [...]. Hermann Boerhaave, mon vénérable maître et celui de l'Europe entière, avait la tête claire et méthodique, la proposition parfaite, l'esprit orné et éclairé par la géométrie [...]. Il ne sut pas toujours se défendre de l'amour du système. Il fut le chef de la secte Mécanique ».

24. La revue publiée par la Société Diderot elle-même (*RDE*), à ma connaissance, n'a pas consacré d'étude aux rapports entre les médecins encyclopédistes et (suivant l'expression de Diderot) l'« Hyppocrate de Leyde ».

---

## RÉSUMÉS

Un aspect important (et moins connu) de la formation de Diderot dans le domaine des sciences naturelles – mis à part la relation fondamentale (bien connue) à Maupertuis et Buffon – est la dette du philosophe à l'égard de ses amis et « maîtres » encyclopédistes, les médecins de Montpellier (de Ménuret à Fouquet), rédacteurs de la plupart des articles concernant la médecine et la physiologie. A l'École de Montpellier s'ajoute aussi la leçon du *Dictionnaire de médecine* (1745) de R. James, dont Diderot fut un des traducteurs, un ouvrage qui est encore redevable au iatromécanisme de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Quelle est la mesure de l'apport de ces sources à la constitution de la physiologie philosophique du dernier Diderot (*Éléments de physiologie*) et quelle a été la part prise par Diderot dans la rédaction de certains articles et de leurs désignants mis en rapport avec le Système figuré des connaissances humaines. Quelle place y occupe la Physiologie ? Et quel est son « reflet » concret dans le corps de l'*Encyclopédie* elle-même, dans le domaine des sciences de la vie ? La réponse à ces questions pourrait suggérer quelques idées à propos de la définition des désignants et de leur origine, ce qui implique une « stratégie » d'organisation de la matière textuelle – tacite ou explicite – qui a guidé le travail des rédacteurs et révèle leur manière de se rapporter aux projets des deux éditeurs.

### **Diderot's philosophical physiology in relation to the the system of knowledge**

An important aspect of Diderot's training in natural science, which is less well-known than his important relationship with Maupertuis and Buffon, is his debt towards his friends and 'masters' of the Montpellier medical school, from Ménuret to Fouquet, who wrote most of the *Encyclopédie* articles on medicine and physiology. One should also mention R. James's medical dictionary (1745) which Diderot, Eidous and Toussaint translated and which is still marked by late 17<sup>th</sup> century iatromechanism. This article studies the contribution of these sources to Diderot's philosophical physiology in the *Eléments de physiologie* and Diderot's role in writing these articles and their subject indicators in relation to the system of human knowledge. We look at the importance of physiology and its place in the field of natural history in the *Encyclopédie* itself. This study throws light on the definition of the subject indicators and their origin, implying an implicit or explicit strategy for organising the text, which guided the work of its authors and shows how they conformed to the editors' project.

## AUTEUR

PAOLO QUINTILI

Université de Rome « Tor Vergata »